

Plénière V du 23 juin 2022

— **Bernard Vandermersch** : Je ne vous apprends rien en vous disant que c'est la dernière séance de l'année. Mais ne croyez pas que c'en est fini pour autant puisque l'année prochaine nous allons mettre à l'étude les *Nouvelles études sur l'inconscient* de Charles Melman, séminaire qui a été prononcé en 1984-1985.

Alors vos trois responsables de groupes m'ont dit qu'il y avait une absence totale de questions...

— *Geneviève Schneider* : *Il y a une grève de questions*

— Grève de questions ? Alors je ne sais pas si c'est un acte de trahison de leur part parce que ça m'est beaucoup plus facile de répondre à des questions que de parler en l'air. Quand même, vous me posiez la question « est-ce que vous ne pourriez pas essayer de situer ce séminaire des *Formations de l'Inconscient* dans l'enseignement de Lacan ? ». Vaste programme. On l'a déjà fait, notez-le, en cours de route. En tout cas dans la dernière Leçon de ce séminaire, Lacan expose son programme, celui qu'il a suivi, ou qu'il a essayé de suivre :

Formations, formes, relations, peut-être topologie. J'avais mes raisons pour éviter d'effaroucher tout de suite vos oreilles avec ces mots¹.

Ce séminaire - on l'entend souvent - semble dirigé en grande part *contre*.

Contre la psychanalyse de son époque, ça s'entend souvent par un ton un peu polémique à l'occasion, au détour d'une phrase. Surtout vers la fin. Certains ont eu la curiosité d'aller jusqu'au bout du séminaire ? Oui, certains...

Là où il parle par exemple de cette névrose obsessionnelle traitée par Bouvet, il y a un côté un peu polémique sur la façon dont il estime que la psychanalyse s'enlise dans certaines voies. Il est en fait contre la *doxa* de l'époque, à savoir qu'il y aurait une sorte de processus de maturation naturelle du psychisme humain qui passerait par des stades naturels et en gros la pathologie serait liée à des fixations à des stades archaïques et l'indication thérapeutique qui s'en suit serait d'essayer de tirer les gens attardés aux stades oral, anal, éventuellement d'ailleurs urétral, fécal, de les tirer vers le stade génital qui serait l'accomplissement même de *l'Homme idéal* ou de la *Femme idéale*, dans une oblativité...

Et à ce moment-là - je ne sais pas s'il en parle là - mais il cite dans les *Écrits* toutes les merveilles du stade génital² qu'on peut attendre d'une analyse enfin réussie où on tient le plus grand compte de l'autre, où on fait très attention à son prochain, on est très bien, quoi....

¹ J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Leçon XXVIII du 2 juillet 1958, Ed. ALI, Paris 2009, p.545

² Par exemple : [...] « le sujet comme l'Autre, pour chacun des partenaires de la relation, ne peuvent se suffire d'être sujets du besoin, ni objets de l'amour, mais qu'ils doivent tenir lieu de cause du désir. Cette vérité est au cœur, dans la vie sexuelle, de toutes malfaçons qui soient du champ de la psychanalyse. Elle y fait aussi la condition du bonheur du sujet et camoufler sa béance en s'en remettant à la vertu du "génital" pour la résoudre par la maturation de la tendresse (c'est-à-dire du seul recours à l'Autre comme réalité), toute pieuse qu'en soit l'intention, n'en est pas moins une escroquerie. Il faut bien dire ici que les analystes français, avec l'hypocrite notion d'oblativité génitale, ont ouvert la mise au pas moralisante, qui au son d'orphéons salutistes se poursuit désormais partout. »

J. Lacan, *La Signification du phallus*, in *Écrits*, Seuil, Paris 1966, p 691-692

Ça... Il suffisait de voir les analystes de l'époque pour remarquer quelque chose d'un enlèvement dans une morale qui ne sent pas très bon malgré ce côté idéalisant.

Donc, amener au génital. D'ailleurs, malheureusement, dans la présentation que Bouvet avait fait de son travail avec une obsessionnelle, il reconnaissait lui-même que dans le fond le résultat n'en était quand même pas tout à fait extraordinaire puisqu'elle gardait toutes ses obsessions mais qu'elle n'en souffrait plus. C'est-à-dire qu'en gros elle s'y était habituée, elle les trouvait sympathiques en fin de compte. Pourquoi pas ? D'ailleurs Lacan dit, à la fin de sa vie, que la psychanalyse pour finir c'est « savoir y faire avec son symptôme » ... mais enfin il ne parlait pas tout à fait du même symptôme³.

Contre aussi cette idée de la psyché considérée seulement comme un théâtre œdipien, avec une collection de personnages - le père, la mère, les frères, etc. - avec des conflits d'identification. C'est comme ça qu'on travaillait à l'époque - et d'ailleurs encore maintenant excusez-moi, quand on entend les psychologues c'est encore ça : le papa, la maman - enfin une sorte de théâtre œdipien, avec la marche des conflits, est-ce qu'on veut tuer le père, pas tuer le père, la mère, bon, bref.

Le risque c'est quoi ? Le risque c'est évidemment d'enliser l'analysant, ou de le conforter dans l'établissement d'un scénario tout prêt et dont il ne demande qu'à y être conforté.

Aussi encore *contre* la réduction du phallus à l'organe pénien, c'est-à-dire avec l'impasse freudienne entre le *Penisneid* et l'angoisse de castration, le « roc de la castration » comme disait Freud et qu'il attribuait à un phénomène - ce qui est bizarre - biologique où la nature aurait horreur de la féminité. C'est un peu embêtant pour un grand génie comme ça de voir qu'il butait là-dessus, d'autant plus que deux pages avant il disait que le complexe de castration ne pouvait pas être un fait biologique. Manifestement il était sur la voie mais... là, ça ne va pas.

En somme, peut être que le danger de cette façon d'analyser, c'est qu'on passerait d'une névrose de transfert - c'est-à-dire une névrose transférée sur l'analyste, avec la liquidation du transfert - à une névrose de caractère ou à quelque chose de ce genre.

Alors Lacan est contre tout ça mais qu'est-ce que lui amène ? Il ne l'a pas seulement amené dans ce séminaire mais il amène depuis un bout de temps, et là je cite :

Les relations nécessaires qu'imposent, non seulement au désir de l'homme mais au sujet comme tel, des relations de signifiant⁴

Alors le mot « signifiant » vous en avez soupé sûrement, il est là à toutes les pages, vingt fois par pages... C'est gros d'une explosion, parce que le signifiant va exploser et on va avoir affaire à la lettre, distinguée comme telle du signifiant, et puis à l'objet *a* qui va éclater. Pour l'instant la lettre *a* elle est là, elle est là dans le fantasme, $\$ \Delta a$, mais pour l'instant *a* c'est l'objet métonymique, c'est bâti sur l'image du semblable et puis dans le séminaire suivant, sans trop qu'il dise « Jusqu'à présent je me suis planté sur cet objet *a* », tout à coup on va voir que ce n'est justement pas l'image spéculaire mais ce qui est retranché de l'image spéculaire et qui n'est pas spécularisable justement, qui n'a pas de double.

³ « Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ? Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler. Savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. Il s'agit ici, bien sûr, du narcissisme secondaire, le narcissisme radical, le narcissisme qu'on appelle primaire étant dans l'occasion exclu. Savoir y faire avec son symptôme c'est là la fin de l'analyse. Il faut reconnaître que c'est court. Ça ne va vraiment pas loin. »

J. Lacan, *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Leçon I du 16 novembre 1976, Ed. ALI, Paris 2014, p. 11

⁴ J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Leçon XXVIII du 2 juillet 1958, Ed. ALI, Paris 2009, p. 546

Ce pourquoi il est là, c'est que le pénis, l'organe pénien, ce n'est pas lui qui compte comme tel. Bien sûr il compte parce que matériellement il est là et en plus c'est un truc qui fait un peu jouir, il y a des choses qui se passent, là. Chez la fille aussi d'ailleurs, même s'il est plus petit et bien caché.

Alors le pénis est élevé au rang de signifiant et il y a un début déjà de déplacement de l'objet qui s'inaugure dans la pratique de l'interprétation. Et là c'est pareil, il aurait peut-être fallu aller jusqu'à la fin du séminaire. Du pénis à l'objet *a*, une sorte de glissement comme ça, tel qu'il sera défini plus tard comme ce qui reste à la fin de tous les discours. Qu'est-ce qui reste à la fin de tous les discours ? Ce qui n'a pas été dit, ce qui ne peut se dire : c'est la cause même de ce pourquoi il y a du dire. La cause du sujet, la cause du désir. Remarquez à propos de cette histoire de cause que c'est parce qu'il y a du sujet qu'il y a de la cause : s'il n'y avait pas de sujet il n'y aurait pas de cause. C'est parce que le sujet lui-même est un manque dans la chaîne signifiante que le langage me fait miroiter un *être* qui me manque : que suis-je ? Et qu'est-ce que vous venez faire en analyse sinon essayer de savoir : qu'est-ce que je suis, quel est mon désir ? Dans la mesure où mon désir c'est mon essence, comme dirait Spinoza... Qu'est-ce que je viens faire ? J'essaie de savoir ma vérité : chez le névrosé c'est ça qui compte, c'est ça qui le tracasse et sinon il ne fait pas d'analyse. Quel est vraiment mon désir ? Au-delà de tout ce qu'on m'a appliqué, de tout ce qu'on m'a idéalisé... La vérité c'est vraiment la question du névrosé. La vérité, elle est manifestement à la dérive devant le réel : quand il s'agit de réel, la vérité [on ne la trouve pas] ... C'est pour ça qu'il y a des substituts heureusement :

Je suis le chemin, la vérité, et la vie⁵

ou bien il y en a d'autres :

La théorie marxiste vaincra parce qu'elle est vraie⁶

Là dessus Lacan interroge : si elle vaincra parce qu'elle est vraie pourquoi faut-il faire la révolution ? Puisque de toute façon ça va se passer, puisque c'est vrai...

Il n'y a pas donc de cause sans sujet puisque c'est lui qui n'a pas de signifiant pour le dire : il n'y a de signifiants que pour le représenter, il n'y a pas de mots... Un mot n'est pas toujours un signifiant. Un mot qui représente un sujet c'est un signifiant mais tous les mots sont loin d'être des signifiants. Les psychanalystes ont pris cette habitude fâcheuse de dire *signifiant* à propos de tout et de n'importe quoi. Vous me direz ce sont des signifiants au sens saussurien ...

Le sujet est une énigme à lui-même : il n'est que désir et son désir se constitue dans l'interprétation du désir de l'Autre. Le titre du séminaire qui suit celui que nous travaillons, c'est *Le Désir et son interprétation*, avec une équivoque sur et/est. Le désir c'est une interprétation du désir de l'Autre : que me veut-il ? Que veut-il que je sois ? Alors ça, c'est déjà annoncé dans le graphe : *Che vuoi ?*

Parce que le désir de l'Autre est énigmatique. Bon, je l'ai déjà dit cent fois cette affaire : le bébé arrive au monde, on lui parle, du coup il y a des mots qui le visent mais au-delà de ces « mon chéri, mon lapin », qu'est-ce qu'elle veut que je sois, ma mère ? Qu'est-ce qu'il veut le grand Autre, parce que ça va au-delà de la personne de la mère. Qu'est-ce qu'il faut que je sois ? Quel doit-être mon désir ? Et donc c'est cette énigme du désir de l'Autre qui suscite l'angoisse. L'angoisse chez Lacan c'est assez différent de l'angoisse chez Freud. Chez Freud, le prototype de l'angoisse c'est l'*Hilflosigkeit*, la détresse, le fait d'être sans secours et le besoin absolu d'un

⁵ St Jean, *Évangile*, 14:6

⁶ V. I. Lénine, voir *Interventions sur l'exposé de P. Mathis* : « Remarques sur la fonction de l'argent dans la technique analytique » au Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », Aix-en-Provence (après-midi). Parues dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1972, n° 9, pp. 195-205

autre secourable, le Nebenmensch, qui peut vous secourir ou pas, qui peut vous oublier dans la voiture, fenêtres fermées et quand il revient vous êtes mort parce qu'il faisait trop chaud. Sur cette question de la détresse, Freud a été un peu influencé par Otto Rank qui voulait ramener le traumatisme sexuel au traumatisme de la naissance et c'est vrai qu'il y a des choses qui ressemblent un peu à ça dans l'angoisse : l'un des signes c'est la respiration qui ressemble à celle du bébé qui vient au monde. Mais je crois, Geneviève, que vous contestez assez fermement cette idée qu'il y aurait une ressemblance entre les signes de l'angoisse et les signes chez le bébé qui vient de naître ?

— *GS : Je ne sais pas si c'est ça que je conteste...*

— Ce n'est pas tout à fait ça que vous contestez. Mais vous contestez quoi, alors ?

— *GS : Pour moi, le traumatisme c'est la perte de l'enveloppe rythmique.*

— Voilà. Parce que Geneviève est musicienne, alors forcément c'est le rythme... Ça m'a beaucoup touché ce que vous avez dit parce qu'il suffit de voir comment des jeunes, c'est-à-dire des êtres sexuellement mûrs, vont s'enfermer dans des *boîtes*, sombres, pendant des heures, avec un rythme *poum poum poum* qui est exactement le rythme cardiaque de la mère dans l'utérus où il fait tout noir ou pas complètement parce que c'est un peu transparent quand même...

— *GS : On voit la différence entre jour et nuit...*

— On voit la différence entre jour et nuit ! Geneviève y est allée plusieurs fois... Vous savez on a des gens vraiment investis.

Donc effectivement cette perte de l'enveloppe : et puis tout à coup il fait une clarté aveuglante, des bruits aléatoires... Il n'y a pas de doute qu'il y a là une situation physiquement pénible. Est-ce pour autant le prototype de l'angoisse ? À partir du moment où on admet que nous sommes des êtres parlants, c'est-à-dire que le sujet qui est sujet à l'angoisse, dans la mesure où il est sujet c'est-à-dire quelque chose qui est déjà pris dans le langage, alors [ce qui s'impose] c'est vraiment la question *que me veut-il ?* C'est-à-dire que c'est déjà une interprétation : l'interprétation désirante va calmer l'angoisse. Moi je dis ça un peu comme ça : la réponse palliative à l'angoisse c'est le fantasme, c'est l'instauration du fantasme. C'est-à-dire une interprétation du désir de l'Autre : on est toujours plus rassurés quand on a une idée de ce qui se passe. Et à la limite même si c'est terrible. Et c'est même le problème, parce que quand on a goûté au terrible, on a du mal à le lâcher pour revenir à une incertitude. Le problème du syndrome post-traumatique, c'est que j'ai eu une confirmation, une certitude [absolue] quant au désir de l'Autre - il veut ma peau - et revenir à la relative certitude du fantasme, de l'interprétation, remettre en question le désir de l'Autre, retrouver cette espèce de vision de la réalité qui est quand même appétissante, - ça a quand même du mérite, le fantasme !, ça donne envie de faire l'amour, de vivre, ce n'est pas nul ! - mais ceux qui ont cette certitude du trauma, la première chose qui se passe c'est qu'ils n'ont plus envie. Premier signe du traumatisme : pas de désir. Pas du traumatisme sexuel, je parle du traumatisme vital - Le sexe est toujours traumatique, [mais c'est le bon trauma], alors il peut l'être plus ou moins, il peut même l'être de façon traumatique alors pour le coup...

Alors qu'est-ce qui va se passer dans l'avenir de l'enseignement de Lacan ? C'est que l'objet *a* que Lacan appelle encore métonymique - et on se demande pourquoi ça revient si souvent « métonymique » : ça veut dire simplement qui est toujours au-delà ; comme les voiles du

navire : on voit les voiles, et après on verra le navire. L'objet qui était donc métonymique, c'est-à-dire devant, qui était l'objet de mon désir, va devenir en amont, le déjà-là, prêt-à-porter le fantasme, l'objet cause de mon désir.

Je rabâche un peu, là, je crois qu'on l'a déjà dit mais c'est quand même très important : dans la cure l'analyste n'a pas à dire « ton désir c'est ça ». Il ne peut pas dire non plus « la cause de ton désir c'est ça ». Parce que c'est quoi ? Ce sont des choses qui ne sont pas dans la réalité, qui ne sont que l'objet d'une spéculation. Et pourtant ils existent, ces objets, mais simplement on ne peut faire que les entrevoir. Alors comment faire ? On pourrait en discuter...

Mais pour vous dire que c'est déjà un peu là, ce glissement de l'objet métonymique vers l'objet cause du désir, dans la fin du séminaire, à propos du rêve d'une obsessionnelle, donc - si vous avez un petit moment pendant vos vacances vous pouvez lire cette dernière leçon : on dit souvent « il n'y a pas assez de clinique », eh bien là il y en a... [Lacan rapporte une observation de Bouvet d'une patiente obsessionnelle⁷]. Alors je lis⁸ :

La patiente se réalise elle-même comme être phallique, c'est-à-dire voit un de ses seins remplacé par un phallus, voire un phallus situé entre ses deux seins

Alors Lacan précise que

Voir un phallus situé entre ses deux seins (c'est un des fantasmes oniriques plus fréquents que l'on puisse rencontrer)

J'oserais même dire qu'on le rencontre plus chez les garçons que chez les filles, mais bon...

La question, je dois dire, me paraît liée à tout à fait autre chose dans cette occasion qu'à un désir, comme on dit, « *d'identification masculine avec possession phallique* ».

Vous voyez le style : elle veut être un mec, quoi... Mais s'il n'y a qu'un des seins qui se transforme en phallus, l'autre reste un sein.

Lacan continue en parlant de la spéculation de Bouvet, qui était l'un des grands analystes de l'époque, élève de Lacan quand il était à la SPP. Il avait d'ailleurs une grande admiration pour Lacan que Lacan ne réciproquait pas trop. Puis Bouvet s'est écarté complètement de l'enseignement de Lacan.

En effet on spéculé :

Si elle voit ses propres seins transformés en pénis, ne reporte-t-elle pas sur le pénis de l'homme l'agressivité orale dirigée primitivement contre le sein maternel ?

Voilà donc le raisonnement du psychanalyste. Parce qu'il faut bien qu'il pense, quand même. Moi, vous savez, je n'ai rien contre Bouvet parce qu'au moins il pensait - ce qui n'est pas le cas de tous les analystes. Il essayait de rendre compte de ce qu'il faisait et d'ailleurs on peut (on doit) se poser la question : en quoi l'interprétation de Lacan est-elle meilleure que celle de Bouvet ? Lacan nous dit :

C'est un acte de raisonnement.

Donc je reprends :

Si elle voit ses propres seins transformés en pénis, ne reporte-t-elle pas sur le pénis de l'homme l'agressivité orale dirigée primitivement contre le sein maternel ?

Puisqu'elle a une forte agressivité contre sa mère, pourquoi pas ?

Mais d'un autre côté, si l'on observe l'extrême extension, sous sa forme donnée, du fait que ces formes peuvent elles-mêmes être - c'est bien connu - essentiellement polyphalliques (je veux dire que dès qu'il y a plus d'un phallus, je dirais presque que nous nous trouvons devant une image fondamentale que la Diane Éphésienne

La Diane Éphésienne c'est celle qui a une vingtaine de seins, dix de chaque côté. Un peu comme les truies... Apparemment ça devait les bluffer, les grecs.

⁷ Maurice Bouvet, *Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie du penis dans la neurose obsessionnelle féminine*, Presses universitaires de France, 1950

⁸ J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Leçon XXVIII du 2 juillet 1958, Ed. ALI, Paris 2009, p.561

... que la Diane Éphésienne nous donne assez dans cette espèce de ruissellement de seins dont tout son corps est fait), voici ce que cette patiente voit, ce qui suit immédiatement, je veux dire que cela suit immédiatement les deux premiers essais et est considéré comme les confirmant d'ailleurs, puisque l'analyste a déjà fait l'équivalence à ce moment-là de la chaussure avec le phallus.

Alors voilà, c'est un rêve de la patiente :

Je fais réparer ma chaussure chez un cordonnier, puis je monte sur une estrade ornée de lampions bleus, blancs, rouges, où il n'y a que des hommes - ma mère est dans la foule et m'admire.

Et Lacan interroge :

Pouvons-nous ici nous contenter de parler de *Penisneid* ?

On serait tenté : *Je fais réparer ma chaussure chez un cordonnier*, c'est-à-dire j'ai ma chaussure maintenant, et chaussure égale pénis. Vous connaissez les talons hauts... Aujourd'hui ils ont une hauteur hallucinante : les hommes sont battus, là ! *puis je monte sur une estrade ornée de lampions bleus, blancs, rouges, où il n'y a que des hommes* Eh bien voilà, j'ai réalisé mon *Penisneid* : *ma mère est dans la foule et m'admire.*

Pouvons-nous ici nous contenter de parler de *Penisneid* ?

N'est-il pas évident que le rapport au phallus est ici d'un autre ordre que le rêve lui-même dont il s'agit, et indique qu'il est lié à un rapport d'exhibition (d'exhibition non pas devant ceux qui le portent, ces autres hommes qui sont avec elle sur l'estrade et dont, c'est presque trop beau à dire, les lampions bleus, blancs, rouges nous évoquent toutes sortes d'arrière-plans diversement obscènes), mais c'est devant sa mère, et comme telle, qu'elle s'exhibe.

Il insiste sur l'exhibition : ce n'est pas tellement qu'elle se promène avec sa nouvelle chaussure qui vient de chez le cordonnier, sa chaussure toute neuve, c'est que c'est une exhibition.

d'exhibition non pas devant ceux qui le portent, ces autres hommes qui sont avec elle sur l'estrade et dont, c'est presque trop beau à dire, les lampions bleus, blancs, rouges nous évoquent toutes sortes d'arrière-plans diversement obscènes

Je ne vois pas à quoi il fait allusion : ça fait plutôt penser au 14 juillet...

— *GS : Des boules, des testicules...*

— Vous voyez-là des testicules, dans des lampions bleus, blancs, rouges ? D'abord en général ils ne sont que d'une seule couleur. Vous voyez qu'on ne peut jamais préjuger d'une association ! Et donc, laissez parler les patients, c'est toujours très intéressant. Moi, bleu, blanc, rouge j'y voyais plutôt la fête nationale, c'est peut-être un peu borné.

Mais c'est devant sa mère, et comme telle, qu'elle s'exhibe. Alors vous voyez la figure du grand Autre et l'objet regard qui est suscité.

Si vous coincez les messieurs et les dames dans cette affaire de pénis, dans la peur de le perdre ou de le vouloir absolument, au bout du compte c'est toujours la même chose, le complexe de castration et le *Penisneid*. Si votre idée est enfermée dans l'histoire que cette femme ne peut avoir d'autre envie que celle d'avoir un pénis, et d'autant plus qu'elle-même va vous dire qu'elle avait envie d'avoir un pénis, eh bien ce qui va se passer c'est qu'on l'enferme dans la frustration. Parce que ce n'est pas que c'est complètement faux, il a pu y avoir des relations de jalousie, etc. Il faut bien reconnaître que l'organe mâle a beaucoup pâli ces derniers temps au point même que les hommes commencent à avoir des difficultés - ils en ont toujours eues - mais aujourd'hui les femmes s'en plaignent, ce qui n'était pas le cas autrefois, elles ne le disaient pas (???)

Alors, pouvons-nous nous contenter de ça ? Exhibition devant sa mère, mère qui est dans la nostalgie par ailleurs (on l'apprend dans l'histoire de la patiente) d'un ancien amour platonique et qui est nantie d'un mari dépressif qui répond à ce que Bouvet appelle une demande de mort d'un grand obsessionnel, un gendarme, qui retourne l'agressivité de sa femme contre lui-même.

Un type qui ne dit jamais rien en somme, qui se déprime. Donc qui ne peut pas être un support pour la fille face à l'agressivité de sa mère.

L'interprétation par le *Penisneid* semblait pourtant bien étayée quand même. Je relis le passage de l'observation par lequel nous avons commencé :

La patiente se réalise elle-même comme être phallique, c'est-à-dire voit un de ses seins remplacé par un phallus, voire un phallus situé entre ses deux seins, voire un phallus situé entre ses deux seins (c'est un des fantasmes oniriques plus fréquents que l'on puisse rencontrer), la question, je dois dire, me paraît liée à tout à fait autre chose dans cette occasion qu'à un désir, comme on dit, « *d'identification masculine avec possession phallique* »

L'interprétation qui ferait entrevoir la pulsion scopique exhibitionniste, l'objet regard, comment la faire entendre ? Par exemple insister sur « m'admire » : ma mère m'admire. Moi, par exemple, il pourrait m'arriver de souligner « m'admire ». Alors évidemment ce ne serait pas très bon parce que ça pourrait renvoyer à un narcissisme et l'idéal se serait d'être tombé sur une équivoque signifiante qui permettrait, dans l'équivoque, de faire miroiter je ne sais quel désir de voir. Insister donc sur « m'admire » plutôt que sur l'équivalence chaussure égale pénis qui n'est pas forcément fausse mais qui maintient le sujet dans cette problématique : Ah, je n'ai pas le pénis, je veux le pénis.

Est-ce que cette interprétation qui ferait entrevoir plutôt l'objet de la pulsion serait plus vraie ? Cela pose la question de ce qui ferait la vérité d'un propos. Si on est dans la logique, c'est assez simple : où la chaîne des propositions est correctement agencée, la conclusion est vraie ou fausse. La vérité se résume là au couple V ou F, vrai ou faux.

— *Lucien Verchezer : Cependant une proposition fausse peut entraîner une implication vraie...*

— C'est vrai dans l'implication. Mais ce n'est qu'une des logiques : *Ex falso sequitur quodlibet*, du faux peut surgir n'importe quoi. Par contre, du vrai ne peut surgir que du vrai. C'est-à-dire qu'effectivement du faux peut surgir du vrai - ça arrive tout le temps. Sauf que ça ne résout pas ce que, nous, nous entendons par vrai. Mais c'est un fait que par exemple dans les problèmes d'arithmétique ou de mathématiques que l'enfant doit faire en classe, il peut se tromper complètement sur le raisonnement et copier le bon résultat du problème sur son voisin. Le résultat est vrai mais *ex falso sequitur quodlibet*, à partir du faux peut surgir le vrai. On peut avoir raison sans le faire exprès, en étant passé par des voies complètement erronées. Mais là on est dans la logique propositionnelle.

En psychanalyse, nous sommes dans un autre registre : qu'est-ce que ça veut dire quand on parle de vérité ? Quand la mère demande à son enfant : « tu as vraiment été en classe aujourd'hui ? », il est clair que vrai ne s'oppose pas vraiment à faux, mais il oppose deux positions : soit tu dis la vérité soit tu mens. Mais le mensonge de toute façon fait appel à la vérité : mon propos menteur veut se faire passer pour vrai, il en appelle à la vérité.

Qu'est-ce qui garantit la vérité d'un propos ? Lacan nous dit dans les *Écrits* à maintes reprises : un propos n'a d'autre garantie que son énonciation elle-même. Le problème c'est qu'il n'y a aucune garantie *in fine* de la vérité.

Vous avez vu $S(A)$ dans le graphe ? Oui, alors écoutez ce que dit Lacan :

S'il faut attendre un tel effet de renonciation inconsciente, c'est ici en $S(A)$ et le lire : signifiant d'un manque dans l'Autre, inhérent à sa fonction même d'être le trésor du signifiant. Ceci pour autant que l'Autre est requis (*Che vuoi ?*) de répondre de la valeur de ce trésor, c'est-à-

dire de répondre, certes de sa place dans la chaîne inférieure, mais dans les signifiants constitutifs de la chaîne supérieure, autrement dit en termes de pulsion⁹.

A se trouve dans la chaîne du bas et la pulsion en haut. Vous l'avez pigé, ça ? Alors je continue :

Le manque dont il s'agit est bien ce que nous avons déjà formulé : qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre

Dans le séminaire des *Formations de l'inconscient* Lacan parle souvent de l'Autre de l'autre, mais il s'agit de l'Autre avec un grand A du semblable, du petit autre noté *a*. Mais ça ne veut pas dire qu'il y aurait un Autre de l'Autre, ce qui est une allusion à Russell ou à d'autres [Gödel¹⁰] et au fait qu'il faudrait un métalangage pour garantir un langage. Mais *in fine*, qu'est-ce qui va garantir le propos ? Il n'y a pas de métalangage nous dit Lacan, au sens où il n'y a pas de mots en dehors des mots qui permettent de dire : « voilà, ce que je dis est vrai ». D'ailleurs
« *Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel* »¹¹

Et si j'étais appelé au tribunal et qu'on me demandait

- « *Dites la vérité, toute la vérité* », je serai obligé de répondre :

- « Je ne peux pas la dire, les mots y manquent, Monsieur le Président »

- « *Vous vous moquez de moi, Docteur !* »

- « Mais pas du tout. Je vois que vous ne connaissez pas Lacan...Et en plus vous avez de mauvaises notions de logique : vous devriez avoir entendu parler de Gödel »

Alors je reprends la lecture du passage de ce texte des *Écrits* :

Le manque dont il s'agit est bien ce que nous avons déjà formulé : qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre. Mais ce trait du Sans-Foi de la vérité, est-ce bien là le dernier mot qui vaille à donner, à la question : que me veut l'Autre ? sa réponse, quand nous, analyste, en sommes le porte-parole ? — Sûrement pas, et justement en ce que notre office n'a rien de doctrinal. Nous n'avons à répondre d'aucune vérité dernière, spécialement ni pour ni contre aucune religion.

C'est-à-dire que si je me mets à dire que ta religion céd'lam..., je me présente *ipso facto* comme garant : moi je suis l'Autre de l'Autre, moi je sais. Ce n'est pas pour autant que je suis obligé d'être religieux, mais je n'ai pas la religion de l'anti-religion.

C'est beaucoup déjà qu'ici nous devons placer, dans le mythe freudien, le Père mort.

Le Père mort c'est quand même au fondement de la loi pour Freud. Vous vous rappelez, les frères assassinent le père qui gardait toutes les femmes, à partir de quoi ils sont bien embêtés parce qu'ils l'aimaient bien quand même. Bref, ils sont coupables et du coup, dit Freud, ils s'abstiennent d'avoir des rapports sexuels avec les femmes ainsi libérées. Alors comment font-ils des enfants ? Je propose ma réponse : ils les adoptent !

C'est beaucoup déjà qu'ici nous devons placer, dans le mythe freudien, le Père mort. Mais un mythe ne se suffit pas de ne supporter aucun rite, et la psychanalyse n'est pas le rite de l'Œdipe, remarque à développer plus tard.

Sans doute le cadavre est-il bien un signifiant, mais le tombeau de Moïse est aussi vide pour Freud que celui du Christ pour Hegel. Abraham à aucun d'eux n'a livré son mystère

⁹ J. Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, in *Écrits*, Seuil, Paris 1966, p 818

¹⁰ Le théorème de Gödel, appelé « théorème d'incomplétude », selon lequel il n'est pas possible de démontrer par la logique qu'un système est cohérent tout en restant à l'intérieur de ce système. Pour le faire, il faut en sortir. Gödel démontre aussi qu'un système d'arithmétique cohérent et non contradictoire contient inévitablement des propositions « indécidables », c'est-à-dire des énoncés mathématiques dont on ne pourra jamais dire par la logique s'ils sont vrais ou faux.

¹¹ J. Lacan, *Télévision*, Seuil, Paris 1973, p. 9

Qu'est-ce qu'on essaye de faire ? La question sur laquelle je vous suggérais de réfléchir c'est en quoi l'interprétation de Lacan, à partir de cet objet *a*, change les choses. Eh bien c'est que s'il n'y a aucun mot pour dire le vrai sur le vrai, alors il ne faut pas chercher le mot qui va dire le vrai sur le vrai. Ce n'est pas pour autant qu'il faut la boucler, vous pouvez donner quelques interprétations qui permettent de renverser dialectiquement les choses : « j'ai toujours cru que... ». Mais c'est vrai que l'idéal c'est quand même de la boucler ; mais si on la boucle trop on risque de s'endormir et ce n'est pas formidable non plus. Et puis on n'est pas non plus là pour jouer le père mort : on est quand même vivant. Un analyste mort évidemment c'est l'idéal pour un obsessionnel. Leclair raconte la blague de l'analysant qui vient à sa séance, raconte des choses, et puis ça dure, il est content, cette séance est vraiment intéressante, il continue... Au bout d'une heure, une heure et demie, il se retourne vers l'analyste et constate que l'analyste est mort. C'est dommage parce que c'était sa meilleure séance !

Alors comment va-t-on se sortir de là ? On part d'abord du principe que si c'est un signifiant - ou disons un mot ou éventuellement un ensemble de mots, une idéologie - par exemple je peux terminer ma cure en devenant *psychoanalysis friendly*. Voilà, je suis amical à l'égard de la psychanalyse, c'est mon idéologie. Qu'est-ce que j'ai gagné ? J'ai remplacé l'ancien dieu par le nouveau. Je rigole mais j'y suis passé aussi : à un moment j'ai pensé qu'on pouvait soigner beaucoup de gens par la psychanalyse jusqu'à ce que je me fasse taper sur les doigts et que je comprenne que ce n'était pas ça et qu'il fallait faire un peu attention quand même.

Alors si ce n'est pas un signifiant qui dit le vrai sur le vrai - dans la mesure où il n'y a pas de vrai sur le vrai - comment va se terminer la cure ? Il faudra bien d'abord qu'il y ait un deuil, un deuil de ce que je suis venu chercher : mon testament est délivré sans mode d'emploi. Bien sûr je suis un peu plus au fait avec tout ce qui a conduit mon existence jusque-là, depuis les arrière-grands-parents, si je suis là, ce n'est pas pour rien. Mais qu'est-ce que ça dit sur la façon dont maintenant je dois me conduire ? Par exemple, est-ce que c'est cette femme-là qui me convient, ou pas ? En général, c'est comme ça que les gens parlent : « cette personne ne me convient pas » mais ils ne se demandent jamais si eux ils conviennent à la personne...

Essayons de suivre notre chemin. Ce qui s'est passé c'est que ma réalité, qui guide ma vie, en fait ce n'est pas le réel. La réalité que je me suis constituée, c'est la façon dont j'interprète le monde, c'est l'extension sur le monde visible de la grille d'interprétation fantasmatique. Et mon fantasme n'est pas réductible à un scénario transcribable en totalité. Il y a des scénarii, il y a les théories infantiles mais ce qui manque dans le scénario c'est la jouissance qui est prise là-dedans, la jouissance à partir des morceaux de corps - Lacan les appelle comme ça - qui ont été détachés de mon image spéculaire, de mon narcissisme, de ma maîtrise. Une part de tout ça est venue dans l'inconscient assurer, tenir la place du défaut de garantie de la vérité. Là où il manque une garantie dernière - sauf si je crois en dieu -, ce que j'ai mis à la place comme ersatz de garantie, comme ersatz du vrai sur le vrai, ce qu'il fait qu'il y a eu telle histoire et que j'ai joui à ce moment-là, quelque chose du regard, de la voix, quand quelque chose de ça surgit, la cure avance. Je ne vais pas vous donner le *Vademecum* du bon psychanalysant - et de toute façon la fin de la cure vous la trouverez déjà dans le séminaire *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* - c'est quand même séparer au maximum l'Idéal que pouvait représenter l'analyste à son insu, pas forcément l'analyste mais ce que l'analyse venait à représenter, et cette fonction d'objet *a*, fonction d'objet cause du désir, beaucoup plus modeste mais qui est là où ma jouissance s'est inscrite. Si je suis musicien ce n'est pas tout à fait pareil que si je suis peintre mais même sans avoir sublimé largement, l'objet n'est pas univoque : beaucoup de type d'objets sont concernés mais la fonction est là.

Aujourd'hui, ça me pose question, il y a une tendance à étendre la notion d'objet a à d'autres choses, à la drogue par exemple. Mais ça ne marche pas très bien parce que la drogue annule la question du sujet, elle annule la question de la vérité. Ce n'est pas qu'elle se substitue au défaut de garantie dernière de la vérité, c'est qu'il y a un court-circuit complet et que ça ne soutient pas le désir. La drogue en général au départ amène une expérience de satisfaction, elle court-circuite les circuits de la récompense et d'autres circuits aussi certainement mais moi je ne suis pas spécialiste. Et très vite ça retombe et elle crée un manque, mais un manque qui est très vite de l'ordre du besoin. C'est une façon de ravalier le désir au niveau du besoin -cela dit toutes les addictions n'engendrent pas péril pour l'organisme mais quand même dans les addictions on revient en quelque sorte à un objet métonymique : l'objet est devant. Et la différence avec l'objet métonymique dont parlait Lacan dans le séminaire, c'est que l'objet métonymique, lui on ne l'attrape pas. Tandis que la drogue on l'attrape et l'effet est produit. [...] Ce n'est pas la même fonction que la fonction chez le névrosé de tenir lieu de substitut d'une absence du vrai sur le vrai.

Bon, allons sur le graphe...

Alors, du plus profond de mon être surgit un besoin quelconque : j'ai faim.

Ce besoin rencontre une maman qui parle : « mais il a faim, ce petit ».

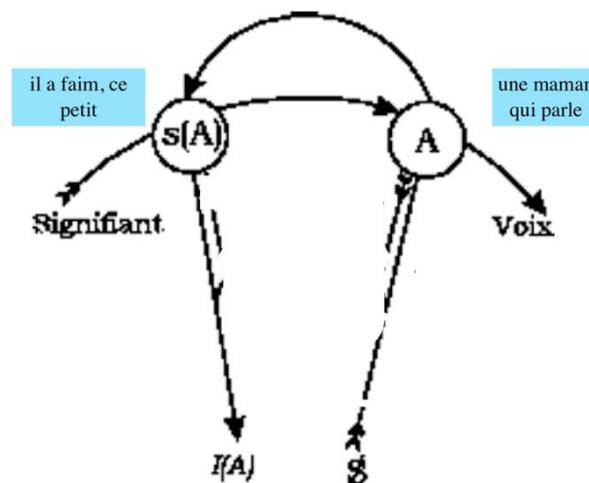


Fig. 1

La chaîne signifiante va emprunter dans le trésor, dans le langage (noté A), à droite, les mots pour le dire, et le signifié est là, à gauche, en (s(A)) : « il a faim, ce petit », ce qui ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Et le « petit », il s'interroge : qu'est-ce qu'elle veut dire ? Trop petit ? C'est la fin ? C'est déjà la fin ? Ah, non, j'en veux encore. Par exemple.

Ce système-là, il suffit très vite. Si on le complète de quelque chose qui n'était pas proprement sur le graphe (sur le trajet) mais à côté et sur lequel Lacan a quelques fois hésité, moi je vais l'indiquer comme ça, m et $i(a)$ ¹².

¹² Sur certains graphes (dans les *Formations de l'inconscient* notamment) Lacan représente m à droite et $i(a)$ à gauche, et sur d'autres (dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* par exemple) à l'inverse.

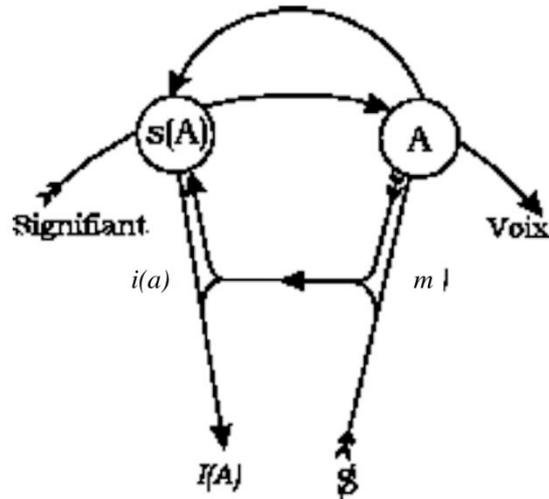


Fig. 2

Ce qui est noté $i(a)$, c'est à ce moment-là du travail de Lacan l'image du semblable : ce n'est pas encore i qui escamote l'objet a . Et vous voyez que la même écriture se lit différemment [suivant le développement de son travail]. Comme quoi il était plus attaché à son écriture qu'à ce qu'elle voulait dire. Ça aussi c'est instructif : le patient, lui, vous dit telle bêtise, vous lui dites

- « Vous avez dit ça ». Et aussitôt :
- « *Non, non, mais je voulais dire telle autre chose* ». Vous insistez :
- « Mais vous avez dit ça », et
- « *Oui, mais ce n'est pas ce que je voulais dire* ».
- « Vous avez dit ça. Je n'y peux rien ». Bien sûr que vous ne vouliez pas dire ça, je sais bien : ça fait des années que vous ne voulez pas le dire !

Bon, alors ce graphe il suffit tout à fait pour le discours courant, pour aller au Café du commerce, vous avez un trésor de signifiants « il fait beau aujourd'hui », « comment vas-tu-yau de poêle ».

Mais le problème c'est qu'à partir du moment où je passe par le lieu A, *je dis toujours la vérité mais pas toute, les mots y manquent*. C'est-à-dire qu'il y a là, dans la faille entre signifiants, quelque chose qui va rencontrer le lieu de la pulsion, noté $\$ \diamond D$ sur le graphe - ce qui est assez compliqué à expliquer, donc je ne vous l'expliquerai pas ! Ce lieu de la pulsion, c'est un autre trésor, le trésor justement de ce que le signifiant a découpé dans le corps humain de pulsions. [Les pulsions font un nouveau vocabulaire]. C'est-à-dire que les pulsions ce n'est pas que le fait d'avoir faim ou soif : Freud avait un peu tout mélangé puis après il a distingué les pulsions du moi et les pulsions sexuelles. Les pulsions du moi, ce ne sont pas des vraies pulsions, ce sont les besoins : j'ai faim, j'ai soif, il me faut ceci sinon je crève.

Par contre la pulsion scopique, dont Freud parle (l'exhibitionnisme, le voyeurisme) ou bien le sadisme-masochisme c'est autre chose : ce sont des pulsions - d'ailleurs on n'en parle pas trop du sado-masochisme parce qu'on s'est demandé où se trouvait l'objet a du sado-masochisme. Lacan, lui, le met dans la voix.

Avant de vous reproduire le graphe avec le lieu de la pulsion $\$ \diamond D$ et $S(A)$, le signifiant d'un manque dans l'Autre, il vaut mieux montrer cet autre dessin, en forme de point d'interrogation, sur lequel il interroge en italien, parce que c'est plus joli¹³ : *Che vuoi ?*

¹³ Cela vient du Diable amoureux de Cazotte.

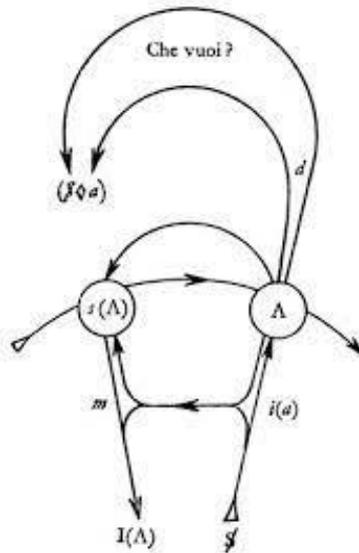


Fig. 3

Che vuoi, c'est-à-dire *Que veux-tu*. Parce que comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure, quand la mère dit « il a faim, le petit », le petit il s'interroge : qu'est-ce qu'elle veut ? Ça veut dire quoi ?

Et la réponse, on va supprimer cette phase intermédiaire en forme d'interrogation (Fig. 3), parce qu'à un moment donné il va bien falloir faire une interprétation sur ce *Che vuoi* ?, sur ce qu'est-ce que tu veux ? Et la réponse, c'est qu'il n'y a pas de réponse, $S(\bar{A})$, le signifiant d'un manque dans l'Autre, l'Autre est barré...

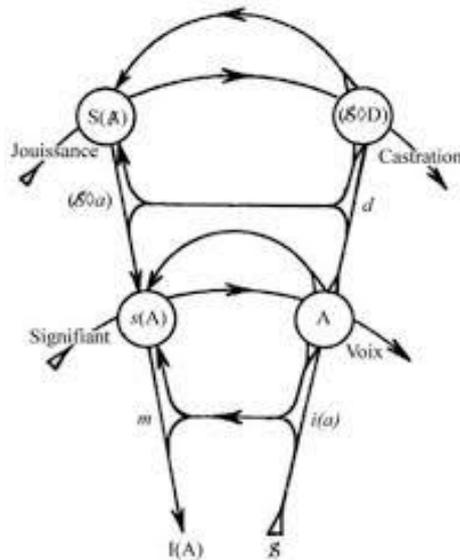


Fig. 4

Alors comment vais-je faire ? Eh bien je vais y répondre par $\$/a$, c'est-à-dire que ce sujet divisé par son passage par l'Autre, parce que ce passage par l'Autre ne fait qu'une seule chose, c'est que je suis représenté par un signifiant pour un autre signifiant, je suis une coupure. Parce qu'un sujet humain, c'est ça qui est bizarre, c'est qu'alors qu'on lui bassine du continu, un flot musical plus ou moins continu -avec des rythmes quand même- le sujet humain découpe-là dedans des choses, des choses qui restent énigmatiques et qui ne valent pas par leur signification mais par leur sonorité.

Donc on passe par la pulsion, $\$ \diamond D$ et il y a $S(A)$, le signifiant d'un manque dans l'Autre, mais je vais interpréter ce manque dans l'Autre par le fantasme, $\$ \diamond a$. Et le fantasme va devenir le soutien de mon désir, d .

Cet étage du graphe, celui qui vient se rajouter dans la Fig. 4 (donc au-dessus de la Fig. 2), avec la pulsion, le signifiant d'un manque dans l'Autre, le fantasme et le désir, c'est le niveau de l'inconscient. Je ne sais pas pourquoi Lacan parle de « chaîne signifiante inconsciente » : l'inconscient certes ça parle mais ce sont plutôt les formations de l'inconscient qui parlent plutôt que l'inconscient. Dans l'inconscient il y a des voisinages, puisque c'est fabriqué avec du signifiant mort, avec des lettres.

En tout cas cet étage c'est le niveau de l'inconscient où va se former [le sujet] parce que le sujet c'est le sujet de l'inconscient : il n'y en a pas d'autre. Le sujet ce n'est pas *moi*, le sujet c'est ce *subjectum*, ce qui est en dessous. C'est cette hypothèse, *hypothésis*, que quand je parle il y a quelqu'un qui parle. Ce n'est pas *moi*, et la meilleure preuve, c'est que je n'ai pas la moindre idée cinq minutes avant de ce que je vais dire. Et même quand je le dis - sauf si je récite - je ne sais pas ce que je dis. [...]

Donc la Fig. 2 représente l'étage conscient, les phrases réellement prononcées, et au-dessus, [ce qui est rajouté sur le graphe (voir le graphe complet Fig. 4)] c'est ce qui va se passer au niveau de l'inconscient.

Alors, pourquoi $\$ \diamond D$? C'est assez compliqué : c'est le sujet en *fading* devant la demande, c'est-à-dire que devant la demande il ne sait pas quoi répondre mais ce qui vient à ce moment-là c'est qu'il reste l'articulation grammaticale, nous dit Lacan, de la demande. C'est-à-dire quelque chose qui est vide mais où il y a des coupures, et c'est dans les coupures que va pouvoir venir l'objet a . C'est-à-dire qu'il n'est pas là systématiquement dans cette fonction du fantasme, l'objet a . Parce que des voix, des regards, il y en a depuis le départ mais le fantasme ne se constitue pas comme ça chez tout le monde. Quand un psychotique dans son délire entend des voix, l'objet a là ne vient pas du tout comme cause de son désir. D'abord pour un psychotique le sujet c'est celui qui envoie les voix : je suis possédé par l'Autre, qui m'envoie soit des voix, soit a pris possession de ma mécanique. Donc le sujet psychotique est aboli et ne se soutient pas de son rapport avec l'objet, au contraire les objets sont là (la voix, le regard) mais ils sont là comme persécutants, comme objets de la jouissance de l'Autre : c'est l'Autre qui jouit de moi. *Sono sempre vista*, je suis toujours sous le regard de l'Autre comme disait la patiente de je ne sais plus qui, une schizophrène. Toujours sous le regard : moi aussi je suis sous le regard, vous aussi, la preuve c'est que vous êtes tous habillés à peu près correctement, mais nous, nous ne le sentons pas ce regard en permanence. Vous le sentez quand tout à coup il y a quelqu'un qui vous dévisage, mais sinon on est tranquille. Mais il est là. Et dans certaines formes de psychose il est tout le temps-là, il vous perce à l'intérieur. Et parfois, l'objet a , dans l'hypochondrie il est à l'intérieur du corps : l'objet n'arrive pas à se détacher.

Moi mon souci en ce moment c'est d'essayer de voir ce qu'il y a de commun à tous les êtres humains et qu'on pourrait appeler objet a ? En tout cas il ne fonctionne pas comme ça chez tout le monde, et pas tout le temps chez tout le monde...

— LV : *Ce qui ne fonctionne pas chez tout le monde de la même façon, c'est le poinçon.*

— Oui, le poinçon si vous voulez. Ça, sûrement. Oui, bien sûr mais ...

— LV : *Par exemple il n'y a pas vraiment de coupure dans ce que vous décrivez pour les cas d'hypochondrie.*

— Oui, oui. Mais il y a une coupure quand même parce qu’il se découpe du reste du corps. [C’est un corps étranger dans le corps]. Mais il ne sort pas. Ce n’est pas tout le corps, il y a quelque chose dans le corps. C’est un objet qui devrait être séparable. Remarquez, il faut faire aussi [des ponts] avec la psychosomatique, parce que dans la psychosomatique c’est comme si le désir de l’Autre avait investi une fonction biologique. Une fonction qui tombe sur un objet qui n’est pas séparable du corps, ou bien la respiration, le souffle, l’air. Mais l’air : je ne peux pas céder la respiration, sinon je crève - ça arrive : l’asthme ça peut tuer. Vous me direz qu’aujourd’hui il ne faut plus parler comme ça parce qu’on a trouvé des formules génétiques qui rendraient compte de etc...

Néanmoins, pour en avoir fréquenté... Une collègue raconte qu’elle avait une fois dans sa maison de campagne hébergé une gamine asthmatique et tout se passait très bien. Le soir évidemment on appelle la maman et la petite est à peine au téléphone que la crise se déclenche... On arrête le téléphone [et ça va tout de suite mieux]. Ce n’est pas gentil pour la maman, mais de toute façon elle n’y est pour rien ou pour pas grand-chose. Mais il y a peut-être quand même quelque chose qui a investi une fonction, un objet qui ne marche pas pour constituer le fantasme. Quand c’est une autre partie du corps, qui pour une raison X ou Y qui a fait l’objet de la vigilance maternelle parce qu’historiquement dans la famille etc...

Voilà si vous voulez *grosso modo* ce que dit Lacan : de même que le moi s’appuie sur l’image spéculaire, de même notre désir s’appuie sur le fantasme¹⁴. Ce qui nous intéresse en analyse, ce n’est pas le moi qui s’appuie sur l’image spéculaire, parce que c’est comme ça chez tout le monde - remarquez que dans le déclenchement d’une profonde dépression mélancolique on peut avoir affaire à quelqu’un qui a perdu un proche sur lequel il s’était spécialement appuyé et tout d’un coup on voit que le fonctionnement ne marche pas, c’est-à-dire que le désir ne fonctionnait que comme désir mimétique... Enfin, ces choses-là ne doivent être examinées qu’au cas par cas.

En tout cas, dans ce graphe ce qui est important c’est la distinction entre deux registres. D’une part l’inconscient - qu’à mon avis Lacan n’aurait peut-être pas dû (d’ailleurs il a essayé quelques fois de mettre des pointillés) représenter comme une ligne tout à fait parallèle - sauf à la prolonger, lui faire faire une torsion et la faire reprendre là, sur l’autre ligne, c’est-à-dire faire une bande de Möbius :

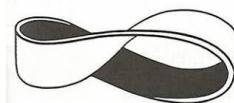


Fig. 5

C’est-à-dire qu’en fin de compte ce n’est pas un trait, c’est une surface, qui est une avec deux faces.

Il y a deux faces mais c’en est une seule. Puisqu’il a suffi de refermer la bande après avoir fait un demi-tour pour qu’il n’y ait plus qu’une face, bien qu’à chaque endroit il y a deux faces... Et l’interprétation analytique c’est de couper par le milieu et faire ainsi entendre tout à coup qu’il

¹⁴ $d \longrightarrow \mathcal{S} \diamond a \longleftarrow i(a) \longleftarrow m$

J. Lacan, *Les Formations de l’inconscient*, Leçon XVII du 26 mars 1958, Ed. ALI, Paris 2009, p.341 :

y avait une autre face. Cela donne de l'inconscient une tout autre idée qu'un trésor de signifiants... Tout à coup il y a une autre face et cela pousse l'analysant à dire « je n'y avais pas pensé ». C'est tout, cela n'a pas plus de consistance que ça. Et maintenant que vous avez terminé votre analyse, vous n'êtes plus obligé de l'aimer votre inconscient puisque vous savez ce que c'est, nous dit Lacan : un savoir emmerdant mais, dit-il, qui nous mène à un petit plus de réel que le peu de réalité de votre fantasme¹⁵. C'est-à-dire que tout ce que tu as gagné après avoir tant d'efforts c'est d'être un tout petit peu moins bête - et encore : si ça a marché !

Au passage, pendant le travail, il a pu y avoir des symptômes qui ont disparu, des choses qui se sont calmées : il y a quand même des bénéfices. Mais ce seraient des bénéfices secondaires, comme il y a des bénéfices secondaires de la névrose : les symptômes qui cèdent dans l'optique lacanienne ce sont des bénéfices secondaires parce que ce n'est pas ce qui est visé. Et si d'ailleurs un patient arrive avec insistance en vous disant « moi je suis venu vous voir parce que j'ai des crises d'angoisse en voiture et je ne peux plus la prendre et il faut absolument que je m'en serve » et que vous lui dites « allez-y, dites ce qui vous passe par la tête et parlez de votre père, de votre mère » il va vous dire « mais moi ce que je veux c'est pouvoir prendre la voiture. Alors vous pouvez l'envoyer un peu plus loin, « au 38, il y a un excellent thérapeute comportementaliste, allez le voir, ça pourra peut-être vous aider ». Ça peut arriver que ça aide, d'ailleurs. Parce que moi je ne peux pas lui dire « viens chez moi je vais te régler ton affaire ». Il peut se faire que ça s'en aille, mais il peut se faire que ça ne s'en aille pas. Ça serait mieux que ça s'en aille, ça serait mieux les symptômes étant ce qu'ils sont. Là par exemple, la crise d'angoisse sur l'autoroute, on peut la cadrer petit à petit. Le problème c'est que plus on avance plus on s'aperçoit que ça touche à des tas de domaines, à la vie même en fin de compte. Et en plus il y a de la jouissance attachée au symptôme, même à l'angoisse. On ne peut pas se substituer au sujet lui-même dans la conclusion qu'il a à tirer de son affaire...

— *LV : N'est-ce pas un peu ce que vous feriez si vous l'envoyiez chez le comportementaliste du 38 ? Ce serait privilégier la face explicite de sa demande...*

— Je ne fais jamais une chose pareille, vous le savez bien ! Je montre quand même l'enjeu : si ce que tu veux ce n'est que cela, réduire ce symptôme qui te gêne, eh bien l'analyse n'est pas la voie la plus rapide. Ça peut l'être - j'ai guéri un homme d'un problème cardiaque tout de suite, tout au début. Les hypnotiseurs, [à ce qu'ils disent], règlent les problèmes en deux temps trois mouvements, ce n'est pas si bête.

Mais l'analyse c'est autre chose parce qu'on passe par cette idée qui est la question de la vérité du sujet et donc on ne prend en analyse que ceux qui sont soucieux de vérité. Sans leur dire qu'il n'y a pas de vérité sur le vrai : il y a de la vérité, mais il n'y a pas de garantie de la vérité, pas de vrai sur le vrai, ce qui n'empêche absolument pas de travailler, de vivre et de trouver sa voie etc. et de savoir si je suis d'accord avec ça ou pas d'accord avec ça. Mais quant à ce que me veut l'Autre, ce pourquoi je suis venu sur terre et qu'est-ce que j'ai à y faire, eh bien une fois que je suis à peu près au fait des éléments qui ont présidé à mon aimable destinée, c'est à moi de décider ... Je ne suis pas obligé de devenir analyste parce que j'ai été analysé ; je ne suis pas non plus obligé de rester cordonnier parce que j'étais cordonnier...

¹⁵ Pour la première fois dans l'histoire, il vous est possible, à vous d'errer, c'est-à-dire de refuser d'aimer votre inconscient, puisque enfin vous savez ce que c'est : un savoir, un savoir emmerdant. Mais c'est peut-être dans cette erre, *e*, deux *r*, *e*, vous savez, ce truc qui tire, là, quand le navire se laisse balancer - c'est peut-être là que nous pouvons parier de retrouver le Réel un peu plus dans la suite, nous apercevoir que l'inconscient est peut-être sans doute dysharmonique, mais que peut-être il nous mène à un peu plus de ce Réel.
J. Lacan, *Les non dupent errent*, Leçon XV du 11 juin 1974, Ed. ALI Paris 2010, p.242

Vous avez des remarques, des questions ? Parce que c'est bientôt fini... ?

Je sais que vous avez été tous les trois [responsables des groupes] mis à rude épreuve par des bandes de méchants qui n'ont cessé de vous interpellier : « oui, c'est quoi cette histoire de père et pourquoi pas la mère, etc... Et puis cette histoire de castration, pfiitt... ». C'est vrai que ça bouge, que la société bouge et que la théorie analytique bouge et que peut-être la psychanalyse va s'arrêter un jour ou l'autre parce que : qui va encore s'intéresser à ça ? Qui est-ce qui va encore s'intéresser à la vérité alors que nous sommes à une époque où ce qui est vrai c'est la voix du plus fort. [...]

Bon alors, personne n'a de question ?

— *Ma question concerne le poinçon...*

— Alors le poinçon vous avez raison de ne pas le comprendre parce qu'il est assez incompréhensible. Simplement il a la forme d'une coupure, c'est-à-dire qu'il est à entendre comme une coupure. Si vous lisez *La Logique du fantasme*, un autre Séminaire de Lacan, il va vous expliquer que ça peut se lire de trente-six façons. En gros ça veut dire que le sujet c'est une coupure dans le signifiant : s'il n'y avait pas de coupure dans le signifiant il n'y aurait jamais de sujet puisqu'il n'y aurait qu'un bruit continu, incapable de représenter quoi que ce soit pour quelque chose d'autre. Il faut qu'il y ait de l'un et de l'autre. Et pour qu'il y ait de l'un et de l'autre il faut une coupure. Donc la coupure ce n'est rien d'autre que le sujet, c'est-à-dire une hypothèse, c'est-à-dire une place possible pour quelque chose.

Jusque-là, comme le dit Lacan, ça ne débouche sur aucun être-au-monde, sur aucun *Dasein*. Qu'est-ce qui va fournir le *Dasein* ? C'est l'objet *a*, c'est-à-dire un fragment de jouissance qui vient là, dans l'écart signifiant. C'est pourquoi la meilleure interprétation c'est, dans l'équivoque signifiante, faire entendre quelque chose de cette jouissance qui était là, emprisonnée.

Voilà pourquoi [le poinçon] représente une coupure. Alors cette coupure elle est en losange, pour différentes raisons. Ça évoque par exemple la coupure dans une sphère, qu'on va pouvoir recoller de façon différente soit en refaisant une sphère, soit en faisant un cross-cap c'est-à-dire un plan projectif, soit faire une bouteille de Klein. Quand vous faites un trou dans une sphère, il y a quatre façons de la refermer.

La première c'est de repincer et ainsi de refermer la sphère.

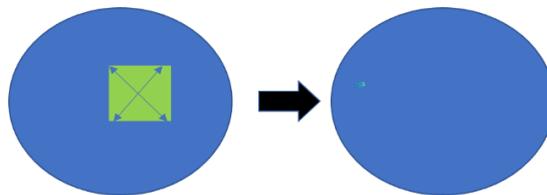


Figure 6

Une autre façon, vous avez votre carré, vous avez les deux côtés comme ça, vous avez un cylindre...attendez, ce n'est pas si simple parce que ce qu'il faut comprendre c'est qu'une sphère trouée, c'est comme un élastique et si vous l'étalez ce n'est jamais qu'un petit bout de tissu carré.

Si je découpe un carré dans une sphère, il y a un carré qui se détache mais l'autre côté c'est aussi un carré, un carré un peu gonflé mais c'est un carré.

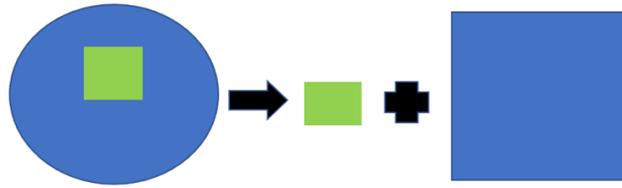


Fig. 7

Si ce carré je le referme j'obtiens un cylindre et si je raboute les extrémités j'ai un boyau, un tore.



Fig. 8

Donc vous voyez, ça c'est une autre façon.

Si je veux faire la même chose mais en inversant la suture du cylindre avec lui-même, j'obtiens alors une bouteille de Klein :

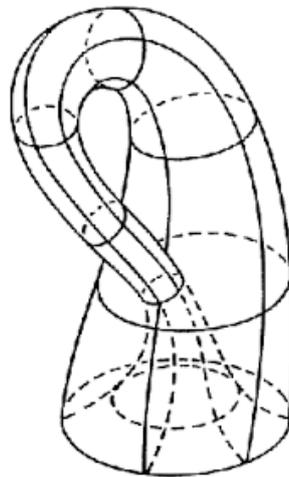


Fig. 9

Si je coupe ma sphère en deux, j'obtiens deux choses identiques, deux hémisphères :

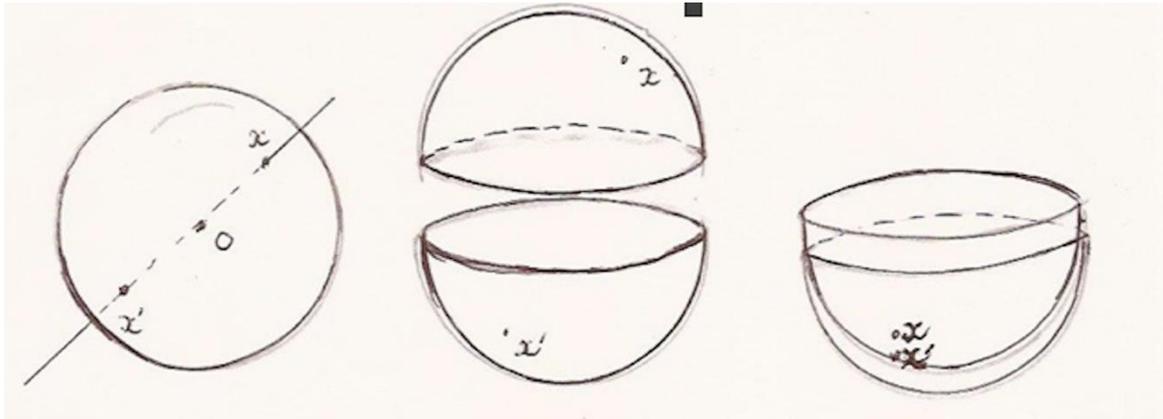


Fig.11

Et si à mon carré - que je peux faire rond à ce moment-là -, je veux identifier les points opposés pour refermer, je vais obtenir un plan projectif que Lacan représente, dont une des immersions dans l'espace, est le cross-cap. On dit immersion parce qu'on ne peut pas le représenter dans l'espace sans faire une interpénétration.

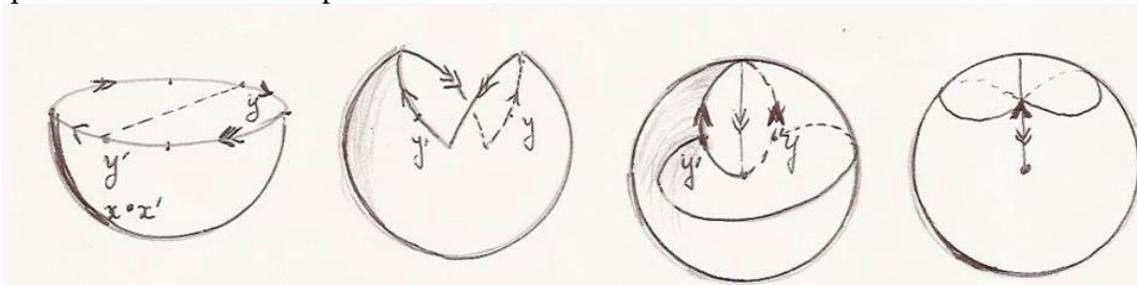


Fig. 12

La coupure est là, le sujet lui-même est une pure coupure, mais ce qui va venir dans la coupure ça peut être la demande. Alors est-ce que la demande c'est de l'objet a ? C'est embêtant de le voir comme ça parce que la demande c'est du signifiant et alors à ce moment-là ça voudrait dire que ce qui cause le sujet ce sont des mots. Alors à ce moment-là ce n'est plus du désir, c'est plutôt l'*Idéal du moi*, c'est une soumission à ce que me demande l'Idéal ; ce n'est pas le désir du sujet, ce n'est pas la même chose. Ce qu'on appelle le courage, est-ce une réponse à l'Idéal ou le fait de ne pas céder sur son désir ? Vous vous souvenez de ce gendarme, Arnaud Beltrame, qui s'est substitué à une otage... Il a été une *Belle* personne comme on dit aujourd'hui, un héros. Mais à quoi a-t-il répondu ? Est-ce qu'il a répondu à son désir -alors ce serait un désir de mort, une demande de mort comme on disait de l'obsessionnel et qu'il n'est pas rare [de repérer] dans la Gendarmerie et chez tous les gens qui se sont donnés la mission de s'occuper des fautes, des transgressions.

Cette structure obsessionnelle, on la trouve aussi chez des intellectuels : parce que l'intellectuel, qu'est-ce qu'il cherche ? À fermer ta gueule ! [Il vous dit] : « Voilà, c'est comme ça, ça démontre. Tu n'es pas d'accord ? Lis Foucault, tu verras ! ». Alors tu lis Foucault, tu fermes ta gueule pendant plusieurs heures...

C'est pour ça que a et D ce n'est pas pareil : ce qui va se mettre dans la faille du sujet -sujet qui n'est lui-même qu'une faille parce qu'on ne sait pas dire si c'est le sujet qui a une faille ou si c'est le sujet qui est lui-même la faille : l'être et l'avoir c'est la même chose, là. Qu'est-ce qui

va venir solidifier cette faille ? Si c'est la demande, D , ou *l'Idéal du moi*, $I(a)$, qui soutient en même temps l'image spéculaire, $i(a)$. Parce que le problème c'est qu'il n'y a pas que le sujet qui a un désir à soutenir, c'est que le moi aussi doit se soutenir, doit faire figure ; et il y a des cultures où il est important de ne pas « perdre la face », c'est essentiel. Si vous faites perdre la face à quelqu'un, c'est très grave. [...] $I(a)$ est indiqué sur le graphe, et le sujet revient au départ, le sujet qui est le produit du graphe.

Ce qui reste à travers ce parcours, ce sont les traces - sont-elles signifiantes ou pas, c'est difficile à dire - mais il reste que nous avons tous, pas simplement des morceaux de jouissance mais des traces qui ont fait idéal pour nous. C'est-à-dire des choses auxquelles j'essaye de me conformer pour avoir le droit de figurer dans ce monde, pour pouvoir me regarder dans la glace comme on dit, et on ne peut pas dire mieux. Il faut que je réponde à un minimum d'exigences, et ces exigences elles sont venues de l'Autre. Et ça peut faire tenir quelqu'un, ça peut faire tenir un paranoïaque - pas dans la schizophrénie, dans la schizophrénie ça lâche : on ne sait pas trop pourquoi mais l'image spéculaire [ne tient pas] et l'objet a est partout, parce que le lieu de l'Autre n'est plus un continuum dont se détache un signifiant, ce sont des morceaux de mots juxtaposés - au moins en grande partie, mais pas partout parce qu'on est plus ou moins schizophrène - ce qui fait qu'il n'y a plus de lien entre les mots, et le mortier entre les mots c'est de la jouissance. Et l'objet a du coup il y en a partout, ça s'allume dans tous les coins : dans le ventre, dans la tête, l'hallucination...

C'est un aspect qu'on ne travaille pas suffisamment, la question de la texture de l'Autre, de l'Autre comme lieu du signifiant : est-ce du continu, du discontinu, du discret ? Beaucoup de gens pensent que c'est du discret, c'est-à-dire que l'Autre serait un trésor de billes juxtaposées, les signifiants. L'expression de Lacan « trésor des signifiants » fait entendre un peu quelque chose comme ça : vous ouvrez la malle et dedans il y a plein de bijoux, comme dans Tintin.

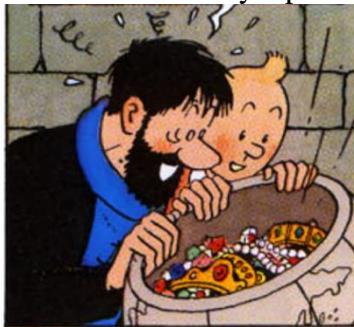


Fig. 13

Or, ce n'est pas tout à fait ça parce que si le signifiant n'est que pure différence, quand il s'extrait il est coupé puis il revient dans ce continu où il n'y a que de l'auto-différence. On ne peut pas dire « chanson » par exemple, car c'est collé à « chantons », « changeons », ils ne sont pas séparés les uns des autres. C'est collé cette affaire-là, et ça se décolle. Je peux même faire un lapsus et dire « changeons » au lieu de « chantons ». Ça s'extrait, en tout cas c'est la représentation que je m'en fais et je ne suis pas le seul - mais ce n'est pas la représentation majoritaire. Mais ça m'aide à comprendre qu'il y a des structures où comme le dit Freud « les mots sont des choses », même si c'est excessif bien sûr, les mots sont pris comme des choses, et les choses sont identiques à elles-mêmes. Et les bibelots sur la cheminée ne sont pas collés les uns aux autres, ils sont séparés les uns des autres ...L'objet identique à lui-même n'est pas une pure différence d'avec les autres.

— GS : *C'est ce qui peut se trouver dans l'autisme, des mots comme des choses*

— C'est plus typique de la schizophrénie mais dans l'autisme ça se voit aussi. Mais ils sont investis du même coup non pas par la signification...

— *GS : ... mais par le son*

— Oui, par le son. Ils baignent dans la jouissance. Et comment faire pour introduire de l'auto-différence là-dedans ?

— *GS : En chantant !*

— Eh bien je vous propose de chanter...
Une autre remarque avant de s'en aller ?

— *Brigitte Saby : On peut parler du rêve ? Celui que vous avez évoqué tout à l'heure et dont vous disiez que c'était une pulsion scopique principalement.*

— Oui, ce que Lacan note c'est évidemment ce que ne note pas Bouvet. Bouvet fait son topo, il est sérieux, il dit voilà, la chaussure c'est l'équivalent du pénis et donc ça démontre bien son *Penisneid* puisqu'elle va s'exhiber avec cette nouvelle chaussure. Mais ce que relève Bouvet c'est la chaussure comme équivalent du pénis - ce qui de toute façon est un peu éculé comme remarque puisque tout est symbole phallique si on veut... Ce que fait remarquer Lacan c'est que Bouvet dit qu'elle s'exhibe devant sa mère et que sa mère l'admire : « ma mère est là dans la foule et m'admire ». C'est évidemment le désir du rêve, exhiber. Mais alors, est-ce qu'elle exhibe le pénis ou est-ce qu'elle s'exhibe elle-même ? Dans le rêve elle suscite un regard de l'Autre, au milieu des hommes. On pourrait faire une analyse sociologique du rêve comme la pratique un gros livre récent¹⁶ et il est certain que le bleu, blanc, rouge fait allusion à la nation, à la fête nationale - en tout cas c'est mon avis- et on pourrait partir dans ce sens-là.

Mais si je fais remarquer au patient par exemple « bleu, blanc, rouge », ça va orienter sa réflexion dans ce sens-là et, ou bien ça fait *flop*, ou bien il peut dire « Ah, tiens, Julien était militaire etc. » Si ça a de l'intérêt, c'est d'ouvrir une autre chaîne signifiante qui se branche là-dessus et qui de toute façon ne va mener nulle part [à elle seule] aussi mais qui va quand même peut-être dans la convergence permettre [d'entrevoir] ce qui a fait jouir, ce qui est en jeu là-dedans. Moi j'ai dit : c'est le regard car il est clair qu'elle jouit du regard de sa mère, mais ça peut aller au-delà : il y a le troisième temps de la subjectivation, celui de se faire soi-même regard pour l'Autre, c'est-à-dire de devenir non pas regardé ou être regardé - avec l'obligation d'avoir quelqu'un qui vous regarde - mais se faire pur regard, comme le voyeur qui surpris par le regard de l'Autre est tout d'un coup réduit à l'objet qu'il s'est fait être pour... pour se donner un être, pour [répondre] à ce *Che vuoi*, que veux-tu que je sois ? Comme le dit Lacan,

Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qui est l'étron de son fantasme¹⁷
Freud disait autre chose : je n'arrive pas écrire parce que l'acte d'écriture a pris une signification sexuelle incestueuse : comme c'est interdit, cela entraîne l'inhibition. Lacan, lui, dit : il ne lâche pas sa merde. Il a un devoir à faire, il se trouve dans la situation d'avoir à y répondre et il tourne autour du pot parce que c'est là qu'il a eu la première fois la possibilité de dire non...

¹⁶ Bernard Lahire, *L'Interprétation sociologique des rêves*, Éditions de la Découverte, Paris 2021

¹⁷ J. Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir*, in *Écrits*, Seuil, Paris 1966, p 818

Bon, là on arrête pour de vrai parce qu'il est tard. Peut-être on reverra certains d'entre vous l'année prochaine, peut-être pas : le GIP c'est très bien mais ce n'est pas non plus l'école universelle *ad vitam æternam*. Je serais ravi de vous revoir mais peut-être que vous pourriez aussi changer d'école... Sinon, vous êtes les bienvenus, allez...

< Transcription de Lucien Verchezer. Relue par Bernard Vandermersch >